

LES 80%

OU

L'IDENTIQUE RAPPORT À L'ÉCRIT DU SOURD SIGNOREUR

Anne VALIN

UNE VRAIE LANGUE

Posons tout de suite le postulat : l'enfant sourd, comme n'importe quel apprenant, doit avant tout posséder une langue première pour pouvoir accéder à une langue seconde, l'écrit.

Si l'enfant a été contraint par son environnement à la lecture labiale ou encore à un certain nombre d'apprentissages médiatiques, comme le français signé, le français codé, ou encore le français signé complété, il ne possède pas une vraie langue et nécessairement se trouve confronté à des difficultés de compréhension du message qui lui est destiné.

La Langue des Signes est une vraie langue, construite, structurée, qui répond à toutes les exigences de la communication, qui peut exprimer aussi bien les finesses du raisonnement que les énoncés scientifiques ou encore les réflexions théoriques, voire une thèse de troisième cycle.

Si l'environnement linguistique est minimaliste, le vocabulaire « factuel » utilisé ne permettra pas d'entrer dans la complexité d'un écrit. Il est important que la langue première, la Langue des Signes soit une langue élaborée, une langue de culture.

LES OBSTACLES

Avoir une Langue des Signes correcte ne suffit pas à assurer la réussite en lecture.

Si l'école contraint d'entrer dans l'apprentissage de l'écrit par l'intermédiaire du transcodage traditionnel et du supposé «sens phonétique» que le sourd ne possède pas, celui-ci rencontrera, malgré ses compétences dans sa langue d'origine, de graves difficultés de compréhension de l'écrit.

Lorsqu'il aborde l'écrit, le sourd signeur se trouve devant deux langues, spécifiques : la Langue des Signes, iconique, en trois dimensions et la langue écrite, linéaire et tissée à la fois, posée à plat sur le papier. Les deux grammaires n'ont pas, non plus, de correspondance.

Leur propre langue, la LSF, se trouvera modifiée, comme pour l'oral des entendants, au cours de la fréquentation de la langue écrite à laquelle elle se confronte ; précision du lexique, hyperonymisation, abstraction, retour réflexif sur elle-même la renforcent et la structurent, tout au long du travail contrastif inévitable qui se produit alors.

Et pourtant, devant un texte en français, des formateurs sourds adultes que l'on peut qualifier de lecteurs, se comportent souvent comme des étrangers avec la langue écrite.

Prenons un exemple concret avec *Icare*, livre d'Olivier Douzou, aux éditions du Rouergue...

Tel l'Icare de la mythologie, un coléoptère rêve d'impossible et de transgression. Icare, perdu dans un labyrinthe, s'était, pour échapper à sa condition, affublé d'ailes qu'il avait collées à la cire et lorsqu'il s'envola loin dans le ciel, trop près du soleil, si près, la cire de ses ailes fondit et Icare s'écrasa dans la mer.

Ici, notre Icare est un coléoptère englué dans la confiture d'un petit déjeuner et qui voudrait, au prix d'efforts immenses, décoller de sa condition minable pour accéder à la liberté en allant rejoindre cette ampoule au plafond, qui l'éblouit *avec son visage d'opaline*. Fasciné par elle, animé d'une volonté farouche, il va parvenir à décoller. En passant, il exécute de merveilleux exercices d'acrobatie aérienne et il se colle alors lamentablement à un papier tue-mouche qui pendait au plafond, à côté de son rêve. Nouvelle déception, nouveaux efforts. Au moment où il va atteindre sa magicienne, elle s'éteint !

C'est un texte écrit, très dense, pas facile d'accès *a priori*, et qui demande une connaissance culturelle : la mythologie et un vocabulaire spécifique.

L'auteur utilise, pour exprimer la fascination, du vocabulaire emprunté au champ lexical de la lumière, *la baladense au firmament, elle danse sur un filament, elle scintille, divine avec son visage d'opaline*. Puis il ne va pas lésiner sur les expressions très dévalorisantes que s'attribue le coléoptère : *immonde, la déconfiture, il bat de l'aile, englué, terre à terre, piètre combat contre le ridicule, tout espoir s'envole...*

Souvent ces termes évoquent une autre situation ainsi, la confiture du petit déjeuner l'amène à la *déconfiture*, quand *il bat de l'aile* il agite les ailes pour décoller...

Puis, lorsqu'il parvient à s'extraire de sa glu, Icare, parce qu'alors, le coléoptère devient Icare, explose de vanité, d'orgueil de lui-même le voilà, faisant de *la haute voltige* qui termine son exaltation en un : « *Dieu, que je dois être beau ainsi* ».

La chute est d'autant plus terrible lorsque, au moment de l'approcher, enfin, l'objet de tous ses fantasmes, s'éteint !

Lorsque les sourds adultes, lecteurs, formateurs, découvrent ce texte, ils pensent impossible de le présenter à des enfants en dessous d'un niveau collège¹.

1. Même réaction que les sourds adultes à qui nous avons proposé la lecture du texte de Brigitte Garcia, voir le texte qui décrit le film dans ce dossier. Mais aussi, même réaction que les entendants qui rencontrent un texte qu'ils jugent trop difficile et qu'ils évitent ou fuient... même s'ils peuvent l'oraliser, ce qui ne leur sert à rien !

Oui, et encore, objecte l'un d'eux, « *c'est un album, les élèves du collège vont le trouver trop bébé* ». Non, décidément, c'est un livre qu'on va laisser sur l'étagère.

Et si on essayait quand même ?

Seulement « pour voir »...

LE « BACK GROUND » CULTUREL

La lecture experte, les explications, les échanges entre adultes, les corrections mutuelles, les reprises, les suggestions, ont abouti à une lecture en Langue des Signes du livre de Douzou, au plus près du texte. Une fois élucidés tous les problèmes, les professeurs sont réconciliés avec le texte, avec ce qu'il porte, avec les mots que l'auteur a utilisés et la manière qu'il a eu de les agencer. Ils décident alors de le présenter aux petits, aux élèves en difficulté.

Toutefois, il va falloir, avant de commencer, apporter des connaissances, enrichir les 80%² de connu si on veut que les élèves entrent dans la compréhension fine du texte et puissent en aborder l'implicite.

En assistant à ce travail préparatoire, on peut constater aussi l'importance de cette réflexion collective qui affine une langue par rapport à l'autre. Ce faisant, la LSF s'en trouve renforcée en même temps que le français.

Et s'il fallait accepter d'apporter ces préalables avant d'entrer en lecture ? Comme le professeur entendant le fait avec sa classe d'enfants entendants...

Le logiciel Vidéographix sur lequel nous travaillons, va être conçu pour répondre à ces besoins : à travers toute une série de vidéos signées, donner les préalables culturels, puis apporter les outils d'analyse du texte, apporter les aides linguistiques spécifiques nécessaires aux personnes sourdes, et apporter les moyens de s'entraîner avant d'aider à la production d'écrits.

UN AUTRE EXEMPLE

Un autre exemple concret puisé dans un espace pour jeunes adultes qui travaillent en soutien à partir de cours du CNED, nous prouve, s'il en était besoin, de cette nécessité de cultiver les « 80% ».

Il s'agit d'un devoir autour de la compréhension du fonctionnement d'une entreprise. Celle-ci spécialisée dans la production de pièces d'acier destinée au secteur du

2. Rappelons que, pour toute forme de communication, les personnes qui communiquent doivent avoir au minimum en commun 80% d'informations pour que cette communication soit possible. Communiquer, lire donc, ne peut se faire en deçà. Lire, c'est chercher les (au plus) 20% d'informations inconnues dans un texte. Plus ce pourcentage est faible, plus la lecture sera aisée. Ces informations sont d'ordre lexical, syntaxique, textuel, liées au sujet dont il est question, au mode de communication, etc.

bâtiment doit gérer ses stocks, et donc vérifier à tous les niveaux, la bonne gestion de ses commandes, ses flux, la conformité de la commande, la conformité des matières livrées, la quantité livrée au regard de la commande...

Après lecture de la commande, impossible à cette jeune fille, (qui a obtenu un bac l'an dernier) de réaliser le travail demandé, lequel cependant, était très progressif, très concret, avec des schémas. Il a fallu que la médiatrice explique, encore et encore, en LSF, le contexte ; qu'elle apporte toutes les connaissances du fonctionnement des commandes en entreprise, qu'elle donne le vocabulaire spécifique. Il lui manquait les informations culturelles, entrant dans les 80% d'informations nécessaires à la lecture de l'énoncé. Comme un professeur des écoles avec ses élèves face à un énoncé de problème mathématique, comme un professeur de lycée professionnel avec ses élèves face à un problème de comptabilité...

On voit bien, dans ces exemples, que lire n'a rien à voir avec le déchiffrement, et que si la lecture chez les sourds est difficile, parce que langue seconde, elle l'est aussi par manque de connaissance du « contexte ». Les professeurs doivent accepter, avant tout acte de lecture, de travailler les 80% nécessaires à l'entrée en lecture. Le logiciel *Vidéographix* sera conçu pour aider à acquérir ces 80%.

La prise de conscience de cette notion des 80% est essentielle. Le premier mouvement de rejet du texte, que l'on observe chez les sourds comme chez les entendants, devrait s'estomper si est systématiquement explicitée la nécessité qu'il y a de ne pas se précipiter dans le texte. La nécessité de construire autour de lui un environnement qui va faciliter son abord.

Croire que tout texte peut être abordé directement provient du paradigme oraliste : les entendants, voyant leur enfant déchiffrer à haute voix le journal (même s'il n'y comprend rien...) peuvent facilement être dans l'illusion que celui-ci sait lire. Mais le plus souvent, il ne sait que faire du bruit avec sa bouche. Il déchiffre et oralise.

Les sourds qui apprennent à lire ne peuvent être dans cette illusion, ils ne peuvent qu'être dans la recherche de sens.

Quand on lit un texte, en général, on est allé au devant de lui, parce que le sujet nous intéresse, parce qu'on nous en

a parlé. On est déjà armé pour l'aborder, parce qu'on a les 80% d'informations qui vont permettre d'y entrer, parce qu'on se sera donné ces informations au préalable si on sait qu'il est difficile à cause du sujet dont il parle et qu'on ne connaît pas bien.

Dans la situation pédagogique où c'est l'enseignant qui apporte le texte, c'est le texte qui vient au devant de l'élève, et ces 80% préalables sont à créer avant d'aborder le texte.

Parce qu'il possède une vraie langue, avec toutes ses nuances, qu'il sait que cette langue va s'enrichir encore grâce à cet objet étrange qu'est un texte, parce qu'il a compris qu'en questionnant l'écrit, il obtiendra des réponses concrètes à ses interrogations, et, espérons-le, parce que « *la machine à enrichissement culturelle* » que sera *Vidéographix* « *aidera aux 80%* », l'élève sourd devrait pouvoir accéder à la culture écrite avec moins d'appréhension.

Anne VALIN ■■■